

La rencontre de Lanza del Vasto¹ est l'une des grâces majeures de ma vie. Si vers ma vingtième année je n'avais pas rencontré cet homme, sa lumière, son enseignement, et sa patience envers le jeune maladroit que j'étais, aurais-je eu connaissance du très ancien et toujours vivant chemin de l'homme, aurais-je commencé d'ouvrir les yeux dans la nuit intérieure, aurais-je su dissiper enfin le mensonge de l'inepte violence ? Mais cette grâce, qui fut d'abord un émerveillement, j'en ai sans doute longtemps méconnu la nature et la force. Longtemps, je me suis tenu à l'écart de cette grande figure paternelle, j'étais irrité de sa foi en ce Dieu dont notre bavardage fait un mort, un ennemi ; je me crus même un coeur hostile à ce cristal. Pourtant, à travers les années, parfois, il m'arrivait de rêver de lui et de ses compagnons; et la blancheur de ces rêves au réveil m'était douce : lumière et laine dans le désert et la confusion des jours.

« Moi ! Qui, moi ? Qui suis je et qu'est-ce qu'être ? » C'est la question qui m'avait frappé, heurté; c'est la semence lancée en moi et qui sous la dureté banale de ma vie, sous la carapace commune, sous l'oubli, n'avait cessé de croître. Quand, par la grâce du temps et par le détour d'un philosophe très étranger à Lanza, cette question m'est revenue, poignante et vive, j'ai su qu'il est toujours l'heure de commencer à vivre. Et j'ai eu le désir de me trouver à nouveau face à Shantidas, de l'entendre, et de le regarder : je ne craignais plus désormais le visage et la parole d'un juge; je pouvais, tel que j'étais, de tout coeur l'admirer et l'aimer. Les Entretiens que je lui demandai furent le prétexte de la nouvelle rencontre. Et ce jour-là, pour me présenter à quelques compagnons italiens qui l'entouraient, roi patriarcal dans la salle commune d'une ferme, Lanza dit : « E un vecchio vecchio amico »

Les Entretiens eurent lieu à la Borie-Noble dans la chambre de Lanza del Vasto. On entendait le jeu des enfants et parfois la

¹ Copyright Claude-Henri Rocquet

Préface au livre d'entretien avec Lanza del Vasto « Les facettes du cristal », Le Centurion, 1980, épuisé.

voix d'un compagnon, d'une compagne; le tintement de la cloche à l'heure du rappel à soi-même. Le poète se tenait à sa table de travail, vaste, dans un fauteuil à haut dossier. Derrière lui, la lumière de septembre emplissait la fenêtre. Parfois, Lanza del Vasto se levait pour ouvrir devant moi le manuscrit d'un de ses livres, Dialogue de l'amitié, Viatique, ou les minces feuillets de Principes et préceptes du retour à l'évidence écrits « entre jungle et glacier sur l'Himalaya ». Je regardais la reliure de bois gravé, l'encre violette ou noire, Pétri titre onciale. Peu de livres sur les étagères; et sur la table peu de choses, mais précieuses : telle cette petite cruche grecque, intacte, naguère trouvée dans les champs de sa famille, en Sicile, et que Lanza tint dans ses fortes et larges mains, rêvant à haute voix à l'ancienneté de cet objet fragile et qui, traversant les déluges et les chocs de l'histoire, se trouvait présent. La lumière de l'après-midi lentement se faisait moins vive. La nuit venait. Visage de Lanza dans l'ombre. Lumière et visage d'un Rembrandt. J'étais alors parfois le témoin silencieux d'une parole intime et solitaire.

Portrait de Lanza del Vasto : celui d'un roi pèlerin. C'est un seigneur qui vous reçoit et là où il se tient se trouve le centre du monde, c'est d'un nomade qu'un instant vous croisez le chemin. Homme souverain, homme libre. Comme venu des plus vieux temps de Palestine, ou de Byzance, ou de la Renaissance — homme archaïque, et cependant sa présence dissipe les grinçantes vieilleries de la modernité : cet homme étrange parmi nous voici qu'il a simplement le naturel des arbres et des rocs, la dignité de l'animal, le regard, la parole, le geste de l'homme attentif à sa vie. Luc Dietrich appelait son ami « le Lion ». L'âge a confirmé la justesse de cette image : c'est un lion qui tourne vers moi son long visage pensif et la flamme d'une barbe blanche. C'est saint Jérôme en sa caverne qui d'une voix forte et murmurée, souffle léger, lit ce qui est écrit et doit être entendu. Quelqu'un se tient sous cette apparence et vous regarde sans s'oublier soi-même. On fait rarement cette rencontre aujourd'hui. Lanza n'aurait-il jamais écrit, ni rien dit, sa seule présence et son visage auraient suffi à en réveiller plus d'un : tu rencontres son regard et tu vois la profondeur et l'énigme d'être

homme. Mais la connais-tu ?

Je quittais la ville et montais à travers les Cévennes jusqu'au bord du Larzac où se trouve aujourd'hui la Communauté de l'Arche. C'était, sous le soleil d'automne, entrer en un paysage d'une extrême beauté et d'une extrême solitude. On chemine au milieu des monts fauves et sauvages où pérégrinent et méditent de colossaux troupeaux de pierre grise. Est-il possible qu'aux portes de nos villes un tel désert resplendisse ? On traverse parfois des villages qui rêvent, des hameaux, et l'on se trouve enfin au surplomb de la Borie-Noble. C'est un ensemble tranquille de fortes bâtisses d'ocre rouge où se dresse un clocher roman mais que les compagnons ont bâti à leur arrivée parmi les ruines. De loin, on dirait une grosse ferme, une chartreuse. Mais inattendue entre ces bâtiments austères flotte sur un fil et sèche près du lavoir la lessive des familles, colorée. On descend et on approche par un chemin étroit. Au pied du monastère, torse nu, barbu, suant, la petite croix de bois sculpté pendue au cou, un compagnon récolte ou bêche. Ceux qui vous accueilleront vous montreront les vastes salles silencieuses pour le repas, la prière, ou la méditation ; les ateliers de tissage ou de poterie, la boulangerie pleine d'énormes pains ronds et marqués d'une croix, les granges. Ce n'est plus l'Arche que j'ai connue voici vingt-cinq ans à Tournier où l'apparat monastique était peut-être plus apparent au visiteur que la routine du travail. Aujourd'hui, les beaux vêtements de laine blanche et brune, chasubles et capes, sont pour les heures de fête. On ne s'évertue plus à ne boire, par souci d'autarcie, que du thym au lieu de café. Le domaine, « riche en épines, en rochers, en espace venté » était à l'abandon depuis la Première Guerre mondiale. L'Arche l'acquît, par échange, et pour peu d'argent. Ce qu'on en voit fait plaisir à voir : terre tenue jusqu'à l'horizon de collines, et faite de champs gagnés sur la forêt drue. En quelques années, les ruines sont devenues cette bonne et forte ferme où l'on vit comme au siècle dernier, en se passant d'électricité. Ça et là, autour du logis principal, dans le creux des pentes, des maisons où vivent des

familles villageoises. On passe d'un bâtiment à l'autre dans l'amitié des grands arbres. C'est ainsi qu'on vivait sans doute dans les béguinages : les pieds sur terre et dans la simplicité. Pas un brin d'exotisme chez ces yogis d'Occident, aucune raideur en ces disciples de Gandhi qui sont prêts à mourir demain pour la vérité comme on va faire la moisson : parce qu'ils se sont voués à la non-violence et qu'ils s'exercent chaque jour depuis des années à la connaissance, à la possession, et au don de soi-même. Sur le seuil des maisons, de petits enfants jouent et barbotent dans des bassines : la vie même. Peut-être faut-il que la nuit vienne pour que paraisse l'essence du recueillement? C'est dans un noir de basalte qu'on chemine d'un lieu à l'autre. Les demeures, leurs longs couloirs, leurs escaliers, les chambres n'accueillent d'autre lueur que celle des lampes et des bougies. Quand, le dernier soir, je suis venu prendre congé de Pierre, le successeur, et de Thérèse, et quand après les ténèbres des arbres et de l'escalier j'ai ouvert la porte, j'ai vu trois amis dans la douceur de la lumière. On savait bien qu'autour de l'arche la masse énorme des crimes et des sottises faisait rage mais la vraie vie était dans cette lumière, autour de cette flamme, fidèle. Assis à même le tapis, Shantidas m'a tendu une part de la grappe de raisin qu'il tenait.

Je n'eus pas l'embarras d'inventer la première question de ces Entretiens. Nous avons monté l'escalier et nous parlions de poésie. Nous avons continué. Lanza m'a lu le Roman de Raymond Lulle, qu'il venait d'écrire. Le reste a suivi. Aucune autre entrée en matière n'aurait valu mieux que celle-là. Et moi, ce n'était pas seulement le sage que j'étais venu rencontrer dans les Cévennes, mais le poète, mais l'écrivain, et l'ami de Luc Dietrich et de René Daumal. Le disciple de Gandhi est sans doute mieux connu que l'auteur du Chiffre des choses qui d'ailleurs ne se soucie guère de sa renommée. C'est ainsi que l'un des grands écrivains de ce temps se tient dans une autre lumière que celle de la gloire littéraire. Mais l'oeuvre vit en ceux qui savent lire. Et qui pourrait méconnaître le sens et la beauté du Chiffre des choses, de Judas, du Pèlerinage aux sources, et de ces pages d'Histoire d'une amitié pour lesquelles j'éprouve une inlassable admiration? A qui n'aurait jamais lu Lanza del Vasto et me

demanderait quelle est sa parenté, je répondrais Milosz, Rilke, Segalen. Mais cette parenté ne laisserait pourtant rien deviner de la saveur distincte et de la force de cette oeuvre. Si tant de pages de Lanza nous saisissent, c'est que se fondent en lui comme en nul autre le don du regard et le don du récit, l'art de « tresser les syllabes », même en prose ; le sens de la parole lapidaire et la maîtrise du grand souffle. Mais le secret le plus simple de cette oeuvre est qu'elle est à l'image et à la mesure de cet homme.

Roulant vers Roqueredonde, à travers ce pays de pentes et de gorges, de champs dorés et de cimes bleues au loin, je me souvenais des premiers temps où Lanza allait de ville en ville. C'était dans les années cinquante. Quelle solitude, et quelle dérision pour ce prophète habillé de laine tissée à la main, et déchaux ! Sans doute, la célébrité du Pèlerinage aux sources assemblait-elle dans les salles de conférence des publics serrés ; mais, les jours suivants, en un cercle de plus en plus étroit, peu de personnes pour s'efforcer de rompre avec la stupeur moderne... Vingt ans, plus de vingt ans de patience dans le désert des foules. Mais, ces dernières années, voyant changer les esprits et le monde, voyant surgir des méfiances et s'élever des refus, je me disais : « Qu'en pense-t-il ? Voit-il encore poindre l'apocalypse ? Espère-t-il ? Reconnaît-il pour siens ces jeunes gens qui réinventent une religion de la terre ? »

Chaque été, la Communauté de l'Arche accueille pour quelques jours ou quelques semaines ceux qui veulent s'éveiller et s'exercer à la non-violence et à la vie intérieure : « Les entretiens, les carrefours, les veillées donnent un aperçu global de la doctrine, dit Shantidas. On y goûte la vie communautaire, on s'y essaie au travail des mains en équipes, au chant, à la danse, aux exercices spirituels, à la prière, à la méditation et l'on y prend des résolutions et des forces pour l'année, des directions et des clartés pour toute la vie. » Cette année-là, j'entendis Lanza parler en italien à des jeunes gens et des jeunes filles de son pays venus l'entendre et l'interroger. Je regardais la gravité de leur visage et je songeais à ceux que nous avons été nous-mêmes, jadis, face à l'homme qui nous semblait venir vers nous tout droit de l'Origine. Ce qu'il enseignait aujourd'hui aux

néophytes m'était familier — mais qu'en avais je vraiment saisi ? Inlassable patience de Lanza ! Montrant chaque jour au nouveau venu l'évidence avec la constance du soleil qui chaque jour se lève. Si je sentais une différence entre l'ancienne parole et la présente, ce n'était guère dans la doctrine, sans doute, mais dans une douceur nouvelle, dans l'indulgence. Dans la bergerie, devant la grande cheminée où flambaient les premiers feux d'automne, Lanza parlait debout, parfois appuyé des deux mains comme un berger à son haut bâton sculpté de pèlerinage, pieds nus, vêtu de blanc, lumineux et beau. Paroles de sagesse contre la folie du monde. Croyez-vous donc, savants bavards, que tout le bric-à-brac de vos analyses et de vos problématiques, et vous, autorités compétentes, que vos prévisions et que vos provisions de bombes sauveront les hommes des malheurs quotidiens et de la catastrophe ? Nous écoutions Lanza parler de l'Arche, de Noé, de la fête sur la terre et de la sainte ivresse. Je songeais à la vérité des mythes. Je regardais Lanza, sa haute taille et le bleu de son regard, sa majesté et son dénuement, et je voyais Noé lui-même, tel qu'il dut être, originel. Mais saurons-nous, cette fois, « éviter le déluge » ?

Parole de sage mais parole aussi de conteur et de poète. Connaissez-vous l'histoire de la danseuse et du Bouddha ? Elle vient, la danseuse, toute fraîche et belle, magnifiquement vêtue, danser pour le fils du Roi. Mais Gautama : « Va-t-en ! Laisse-moi ! ... » Elle se plaint au Roi. Et plus tard, voici que meurt l'autre fils du Roi, empoisonné. On soupçonne la danseuse rebutée, on la condamne à mort, et, en attendant, on la jette dans une fosse, où la belle est couverte d'ordures. Du fond de son trou, elle entend une voix. « Qui es-tu ? — Je suis Gautama Siddharta... Je t'aime. » Et le prince la délivre.

Quelqu'un demande : « Après avoir fondé l'Arche, avez-vous douté ? — Impossible ! Tout à fait impossible ! » Et Lanza dit qu'il avait si longtemps cherché, cherché... « Alors, quand l'issue fut trouvée... » Et il raconte l'histoire du lézard qu'il avait un jour agacé d'un fil au bout duquel était attachée une petite gomme. Le lézard avait mordu la gomme et, soulevé,

faisait le mort, yeux clos, mâchoires serrées; — « on aurait pu le suspendre à un clou » (Lanza mime cela merveilleusement : le lézard pétrifié, et la main qui pourrait l'accrocher au mur). Et puis, voilà : remis à terre — « comme Antée » —, aussitôt le lézard avait repris vie, et filé. « Tout comme moi : tendu, tendu dans la recherche, et soudain ! reprenant élan, reprenant vie. »

« Paix, force, et joie ! » Le propos achevé, et réponse donnée aux questions qui n'étaient jamais fâcheuses, nous cheminions vers son logis, montant lentement le raidillon, prenant plaisir aux toits du hameau et à la beauté des collines autour de nous, pour l'Entretien de la journée qui pouvait bien durer jusqu'à la cloche du souper sans que le vieux poète ait da reprendre soldfle. « Je n'arrive pas à vieillir », disait-il.

Passer de la parole jaillissante à la page imprimée ne se fait pas sans quelque remaniement des propos improvisés. Ce remaniement fut peu de chose. Les dialogues eurent lieu à peu près dans l'ordre et la forme qu'ils ont ici. Restait à leur donner un titre. Comment dire la diversité d'un ouvrage où se trouvaient considérés tous les aspects d'une vie ? « Mettons l'Arc-en-ciel », dit Lanza. Et moi : « Ou peut-être... le cristal ? — Oui. Les facettes du cristal. » C'était le titre juste. Je songeais aussitôt à ces vers du Portrait de Chrysogone — le sien :

Le monde en lui brillait comme un
cristal Qui montre les éclats de l'autre
face.

je songeais à la fréquence de ce thème dans son œuvre. « Et puis, dit-il, peut-être citerez-vous pour expliquer ce titre les premières pages du Viatiques. » Les voici :

« Il est des moments dans la vie où l'on demeure béant, sur le bord de tout comprendre. Peut-être même est-ce fait, mais pour un temps si bref qu'on n'est pas tout à fait sûr que ce soit plus qu'un rêve. Toutefois la vie entière en est illuminée. (...) Mon second moment fut celui où la

lumière se précisa. C'était à San Vito, j'avais quatre ans ou six. Il avait gelé cette nuit-là et le matin tout était blanc et bleu. Je n'avais jamais rien vu de pareil ni de si merveilleux. Je sortis et je crus m'envoler tant c'était merveilleux. Mais les jambes ne me suivirent pas et je tombai. La terre râpeuse de cailloux et de glace me pénétra d'une douleur aiguë. J'ouvris la bouche pour crier, mais le cri me resta dans la gorge. En effet, devant moi, chaque pierre s'était changée en étoile et des fils luisants la liaient à la terre. Et je compris que le monde est un grand cristal qui se renvoie la lumière de facette en facette.

« Le cristal, je le revis peu après. Pourtant, il faisait assez sombre, les lampes à huile éclairaient doucement le dallage de marbre du salon. J'étais à quatre pattes sous le piano tandis que ma mère jouait. C'était un air grave et descendant par degrés, duquel se détachaient de petits accords de plus en plus limpides et j'aperçus les angles transparents qui se levaient dans la pénombre et les fils luisants qui lient une pointe à l'autre.

« Et je le vis encore à la Pâque suivante, le cristal, en entendant sonner ce mot : " Le Christ est ressuscité! "»

En relisant cette préface, je me disais : « Quand le livre paraîtra, Lanza aura près de quatre-vingts ans. Où fêtera-t-il cet anniversaire ? Il aura passé l'année à parcourir le monde, allant d'Italie en Espagne, du Japon en Australie, portant le chant et la parole, et la lumière du coeur, portant l'espérance et le courage. Se tiendra-t-il alors devant la solitude et le silence d'un lac du Québec ? Dans un village poussiéreux des Andes ou de l'Inde ? Voici presque un demi-siècle qu'il se faisait pèlerin sur les glaciers de l'Himalaya, un demi-siècle qu'il se trouvait pour la première fois aux pieds de Gandhi-DU : " Et moi aussitôt je découvre que je ne suis rien, que je n'ai jamais rien fait, que je ne

désire rien, sinon demeurer ainsi à son ombre... Et tandis que le vieil homme m'interroge et me sourit, je me tais; je fais effort pour ne pas pleurer. "»

j'ai cheminé au côté de cet homme légendaire. Heures parmi les plus précieuses et les plus hautes de ma vie que celles que j'ai passées en sa présence. je songe à lui et le revois dans sa chambre se lever pour me montrer le recueil de ses dessins ou les photos de tout ce temps accompli. Et cet instant le plus profond : il faisait nuit, il régnait sous les cèdres de la Borie-Noble un noir d'avant l'aube du monde, j'entrevois à peine Lanza dans son vaste manteau de laine blanche, il murmurait: « L'heure la plus belle L'heure la plus belle !» Je le raccompagnai jusqu'au bas de l'escalier. Je quittai un roi solitaire dans la nuit. Comment pourrais-je dire le sentiment que j'éprouvais d'avoir un instant côtoyé l'abîme et la présence d'un homme dont l'être veille ? Je repris la route vers la ville. Souvent, revenant à la tombée de la nuit, je prenais une route pour une autre, je m'égarais un peu dans la montagne. La nuit venait très vite. Je pensais à notre dialogue de la journée. Je me souviens d'un paysage de roches dans l'ombre et la lumière mêlées, je me souviens d'une vallée déserte où soufflait avec acharnement le vent. Les nuages rampaient et couraient plus bas que la route. Le vent couchait des barres de pluie noire sur le monde.